

COMMENT PHILIPPE II TRAVAILLAIT

J'ai visité Simancas le 8 juin 1888, au cours d'un voyage d'agrément dans la Péninsule. Je n'y étais conduit par aucun but scientifique spécial, et l'intérêt que cette localité présente pour tout voyageur belge était la seule raison qui m'y appelât. Je crois devoir épargner au lecteur la description de la ville et du château; elle ne serait pas de mise ici, et ils la trouveront facilement ailleurs. M. Francisco Diaz Sanchez, qui était alors le conservateur des célèbres archives de Simancas, me fit avec beaucoup d'amabilité les honneurs de son dépôt¹. Celui-ci occupe tout le château, dont il remplit les cinquante salles. La plus intéressante est, sans contredit, celle qui servait de cabinet de travail à Philippe II. C'est un réduit plus exigü encore que celui dont il se contentait dans son immense palais de l'Escorial. Figurez-vous une petite pièce octogone, toute remplie d'armoires, et éclairée par une fenêtre munie d'une de ces embrasures profondes, comme on les rencontre dans les murs massifs des vieilles enceintes féodales. Ce n'est pas la pièce, toute petite qu'elle est, c'est l'embrasure qui servait de cabinet à Philippe II. Elle est occupée à peu près tout entière par une petite table, à droite et à gauche de laquelle un banc de pierre fait saillie dans la maçonnerie. C'est là que, pendant ses séjours à Simancas, Philippe II venait s'enfermer pendant de longues heures pour se livrer à son dur et absorbant travail de maître du monde.

Les historiens ont plus d'une fois signalé ce curieux côté du caractère de Philippe II. Ce monarque austère et laborieux peut être

¹ Je renvoie le lecteur désireux de plus amples renseignements à l'utile ouvrage de M. Francisco Diaz Sanchez intitulé : *Guia de la villa y archivo de Simancas*, Madrid, 1885.

considéré comme le galérien de l'absolutisme. De par son pouvoir, il s'était condamné aux travaux forcés à perpétuité. Nuit et jour penché sur la table de travail où venaient s'entasser des dépêches de tous les pays, il les lisait et les annotait avec un soin méticuleux.

« Il poussait si loin, dit Gachard, ce que j'appellerai la manie des annotations, que si, dans le déchiffrement qui avait été fait d'une pièce (les correspondances étrangères de son temps sont le plus souvent en chiffres) il rencontrait un nom de personne ou de lieu mal écrit, il prenait la peine de le rectifier; si quelque passage, même insignifiant, lui paraissait obscur, il le signalait à ses secrétaires¹. »

Et le même historien, à l'appui de cette appréciation, cite le trait suivant, qui est, en effet, caractéristique. On avait transmis à Philippe II une lettre autographe de la duchesse de Mercœur, datée de Nantes le 9 août 1589, dans laquelle, relatant l'assassinat d'Henri III, elle écrivait : « *La façon que l'on dit qu'il a été tué, sa été par un jacobin qui lui a donné d'un coup de pissetolle dans la tayte* ». Philippe souligne le mot *pissetolle* et écrit en marge : *Quiza de alguna manera de cuchillo, y la TAYTE ne sé si podría ser otra cosa que cabeza, que no es TAYTE sino TÊTE, como sabeys*².

Le hasard voulut que les quelques heures passées par moi aux archives de Simancas me fournissent l'occasion de confirmer les indications de Gachard au moyen d'un exemple qui illustre singulièrement le sujet. M. Diaz Sanchez venait d'ouvrir sous mes yeux le *lega jo* 541, et la première pièce qui frappa mon attention fut une dépêche adressée de Bruxelles au roi par le duc d'Albe, sous la date du 19 janvier 1569. Cette pièce, qui porte dans la liasse le numéro 16, est partie en clair, partie chiffrée. Dans un des passages en clair, le duc s'exprime comme suit :

« *A don Fadrique hé embiado a Anveres a poner la guarnicion ordinaria de los Españoles que ahora vinieron ultimamente, que ha de quedar en el castillo, y embiar los demas a su alojamiento, que por castigar el desacato que hizieron los de Diste y Leo, embio diez vanderas a alojar*

¹ Gachard, *Correspondance de Philippe II*, Introduction, p. XL. Avec moins de sérénité, Molley, *La Révolution des Pays-Bas au XVI^e siècle*, t. I, p. 210 (trad. Jottrand et Lacroix), formule un jugement semblable. « Il était réellement vorace (*glutton*) de travail. Il était né pour écrire des dépêches et pour griffonner des commentaires en marge de celles qu'il recevait. Il restait souvent assis à la table du conseil cinq ou six heures consécutives et sa vie se passait dans son cabinet. »

² Gachard, l. c. d'après les *Papeles de Estado*, liasse 596. Traduction : « *Pissetolle* est peut-être une espèce de couteau, et pour *tayte*, je pense que ce doit être l'équivalent de *cabeza*, seulement, il faut l'écrire *tête* et non *tayte*, comme vous ne l'ignorez pas ». »

dentro, donde les haré dar de comer algunas dias por el exemplo de las demas villas. »

C'est-à-dire :

« J'ai envoyé don Fadrique à Anvers, pour y placer en garnison ordinaire une partie des troupes espagnoles récemment arrivées : elles occuperont le château. Pour les autres, il doit les cantonner dans leurs logements respectifs. Afin de châtier l'irrévérence des habitants de Diest et de Léau, j'y envoie loger dix enseignes d'infanterie qui y vivront un certain nombre de jours aux frais de la population; cela servira d'exemple aux autres villes. »

Ce passage donna du fil à retordre au roi. Il écrivit en marge la note suivante :

« *Esta palabra Leo no entiendo, ni hé oydo decir tal lugar. Mirese si es cifra y quiere decir otro alguno, que podría ser*¹. »

Et immédiatement en dessous de cette première note, sans doute quelques jours plus tard, il ajouta la suivante :

« *Despues hé myrado mas y quiere decir y les embio, sino que la s parece mas o que no s*². »

Ceci vaut la peine, me semble-t-il, d'être un peu commenté.

Philippe II, en lisant la dépêche, se doute bien un peu que *Leo* doit être un nom de ville; le contexte (*por castigar el desacato que hizieron los de Diste y Leo*) suffisait pour le lui indiquer. Mais, n'ayant jamais entendu nommer une localité de ce nom, ignorant qu'une telle ville existât dans nos provinces des Pays-Bas, le solitaire gratte-papier se jette sur une conjecture et se demande si *Leo* n'est pas un mot chiffré et s'il n'a pas un autre sens. « Nous examinerons cela à tête reposée », se dit-il, et il passe à d'autres papiers.

Combien de temps lui fallut-il pour tirer la chose au clair? Méditait-il dans ses insomnies le petit problème de cryptographie qu'il venait de se poser, ou est-ce seulement en se remettant à sa table de travail et en y retrouvant le document tenu en réserve, qu'il aura imaginé son essai de déchiffrement? Je ne le sais, mais tout me porte à croire, étant données ses habitudes d'esprit, qu'il n'aura pas dormi tranquille avant de s'être formé sa conviction au sujet de *Leo*. Et comment procéda-t-il? Ouvrit-il, comme on ferait aujourd'hui, des livres de références, un dictionnaire de géographie par exemple?

¹ « Je ne comprends pas ce mot de *Leo*, et je n'ai jamais entendu nommer un endroit de ce nom. Voir si ce n'est pas un mot chiffré et s'il n'a pas un autre sens, ce qui pourrait bien être. »

² « Depuis, j'ai de nouveau examiné le passage; il veut dire *y les embio*; toutefois, l's a plutôt l'air d'une *o* que d'une *s*. »

Il n'y paraît point, et peut-être qu'il n'y avait pas d'ouvrage de ce genre à sa disposition. L'idée aurait pu lui venir, à la vérité, de consulter Guichardin, dont la *Description des Pays-Bas* venait de paraître quatre ans auparavant, à Anvers, avec un succès énorme, et qui avait été traduite en latin et en français. Peut-être qu'en effet il y recourut, mais dans ce cas il n'y aura rien appris, car Guichardin ne parle pas de Léau, sinon en termes tels qu'il faut connaître cette ville d'avance pour la retrouver dans le coin de son livre où il en cache le nom.

Le monarque dans les États duquel le soleil ne se couchait jamais ne parvint donc pas à savoir qu'il existait dans son duché de Brabant une ville qui s'appelait Léau.

Et, ses laborieuses réflexions sur la dépêche de son correspondant continuant leur cours, il en arriva, le pauvre! à une conjecture philologique, comme un humaniste de profession. Au lieu de *leo*, se dit-il, il faut sans douter lire *les*, ce qui veut dire à *eux*. Alors la phrase du duc d'Albe prend le sens que voici : " Pour châtier l'insubordination de ceux de Diest, je *leur* envoie dix enseignes d'infanterie. „ Cela n'est pas encore tout à fait satisfaisant, car enfin, le duc a écrit *Leo* et non *les*, notre royal commentateur en fait lui-même la remarque, et puis, la conjecture laisse subsister dans la phrase un *y* qui devient tout à fait parasite. N'importe; Philippe II est parvenu à donner un sens quelconque à la phrase qui l'a intrigué; il s'en tient pour satisfait et passe outre.

Il m'a paru que ce petit détail est hautement instructif. Il nous initie à la situation des gouvernements despotiques d'alors, tellement mal servis qu'ils n'avaient pas même sous la main le plus indispensable instrument de référence. Ne dirait-on pas qu'ils en sont encore au même point que les commissaires de 843, quand, appelés à diviser l'empire de Charlemagne entre les trois fils de Louis le Débonnaire, ils déclarèrent ne connaître que d'une manière très imparfaite les territoires à partager¹? Il nous peint aussi, sur le vif, la manière de travailler d'un souverain qui porte le poids des affaires du monde, et qui ne sait pas s'y prendre pour les expédier. Il veut tout voir par lui-même, les grandes choses et les petites, lire lui-même toutes les dépêches, résoudre lui-même leurs difficultés. Enfermé dans son embrasure de fenêtre, seul, sans auxiliaire quelconque, lui qui a des nations entières à ses ordres, il pâlit sur des papiers, il se casse la

¹ Nithard IV, 5 : " Cumque ad regni divisionem hi qui a Lodhuwico et Karolo missi fuerant variis querimoniis accessissent, quaesitum est, si quis illorum totius imperii notitiam ad liquidum haberet. Cum nullus repperiretur, quaesitum est, etc. „

tête à résoudre des énigmes, il les emporte dans son sommeil. Et quand il croit, à force de méditations obstinées, en tenir enfin la solution, cette solution est une bévue, et une bévue qui lui fait escamoter une de ses villes!

Pendant ce temps, les événements précipitent leur cours, réclamant des réponses urgentes aux questions qu'ils posent. Mais le royal bureaucrate ne s'émeut pas : " Le temps et moi, se plaît-il à dire, nous en valons deux autres. „ Non : le temps qu'il perd à faire, sur ses dépêches, un travail qu'il devrait laisser à ses commis, finira par lui enlever ces provinces " de par deçà „ qu'il défend avec une si âpre énergie. Il y a quelque chose de tragique dans cette destinée d'un souverain qui n'a pas demandé au pouvoir de frivoles jouissances, qui en a accepté stoïquement le lourd fardeau et les pénibles devoirs, et qui, pour s'être mépris sur la vraie nature de sa mission royale, voit ses consciencieux labeurs échouer là où la dissipation d'un autre aurait peut être recueilli des triomphes. " Je comprends mieux maintenant, me disais-je en quittant Simancas, pourquoi l'Espagne a perdu les Pays-Bas septentrionaux. „

Liège.

GODEFROID KURTH.